

j'ai hâte d'entendre le bruit des canons. Crois-tu, D*, qu'ils soient bien nombreux, les soldats de l'armée de Victor ?

— Environ une soixantaine de mille.

— Mais que feront les troupes pontificales contre un nombre aussi considérable ? Il ne faut pas oublier que l'effectif de notre petite armée ne s'élève qu'à dix mille hommes, et encore.....

— Sois tranquille, mon bon ! Ils sont dix contre un, mais nous avons pour nous la justice et la vérité, et la justice et la vérité triomphent toujours.

— A propos, D*, si nous nous battons demain, il faut songer un peu à nos petites affaires. Qui sait si la balle d'un *bersagliere* ne viendra pas t'atteindre en pleine poitrine ?

— C'est vrai, faisons notre testament ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Et les deux sous-officiers commencèrent à faire cet acte solennel. La circonstance était bien triste, mais ils surent y mettre un peu de gaieté et tout alla bien.

— Si je meurs demain, dit B* à son compagnon, n'oublie pas, quand tu seras retourné au Canada, de faire savoir à ma vieille mère que je suis tombé en catholique romain et que j'ai pensé à elle jusqu'à mon dernier soupir.

— Je ferai tout ce que tu me demandes et, advenant le cas où la mort me préférerait à toi, veuille bien me rendre le même service.

— As-tu jamais songé, D*, à toute la dignité qu'il y a à servir l'Eglise du Christ, à combattre pour sa cause ?

— Oui, j'y ai pensé souvent. Il est beau, en effet, de traverser les mers pour venir ici offrir son sang pour la défense d'un principe si grand et si noble.

Enfin, ces deux amis s'endormirent—leur sommeil fut agité. B* fit un rêve dans lequel il fut témoin de scènes sanglantes. Il vit des choses affreuses et quand l'heure du réveil sonna, il était encore sous l'effet de ce terrible cauchemar.

La nuit avait fait place au jour : il était quatre heures et demie du matin. Toute la cinquième était sur pied. Nous buvions gaiement notre *quart* de café et nous disions mille et une blagues sur le compte des Piémontais, quand soudain, vers 5 heures, un coup de canon se fit entendre et nous vîmes un boulet labourer la place Saint Jean de Latran et aller frapper contre les solides piliers de la vieille basilique : c'était le signal de la bataille.

Nous courûmes à nos *remington*. Le feu fut alors ouvert par les Piémontais. Une fumée épaisse nous environna. Nous étions attaqués par trois batteries d'artillerie qui ne ménageaient ni leurs grenades ni leurs bombes. Les projectiles tombaient dru comme grêle sur les marches de l'ancienne église. Nos artilleurs, en nombre infime, répondaient comme ils le pouvaient aux canons ennemis.

Vers neuf heures, la porte Saint-Jean prit en feu. Le colonel de Charette donna le premier l'exemple, et, armé d'un seau d'eau, il monta sur une échelle et travailla à éteindre l'élément destructeur. Le sergent-major Desilets, et les caporaux St.-Laurent et Blanchard, suivirent notre brave commandant. Et pendant que la mitraille pleuvait à leur côté, ces soldats dévoués, firent tout en leur pouvoir pour maîtriser l'incendie. Mais il leur fallut céder, malgré leur courage.

Le bombardement de la ville continuait toujours. Nous n'entendions plus le bruit du canon—nous étions devenus sourds—mais nous voyions les boulets tomber à quelques pas de nous. La porte était à moitié consumée par les flammes.

A dix heures et demie, nous vîmes le drapeau blanc flotter sur le dôme de l'église de Saint-Pierre. A la vue de ce drapeau, nos cœurs se serrèrent : c'était le signal de la capitulation Pie IX, voyant qu'il nous était impossible de lutter plus longtemps contre des forces dix fois supérieures aux nôtres, avait fait hisser lui-même le drapeau blanc.

Notre Saint Père le Pape ne voulait pas une effusion de sang inutile. La veille de la prise de Rome, le 19 septembre, il avait écrit au général Kanzler : « J'ai le devoir d'ordonner que la « défense nationale consiste uniquement en une protestation pro- « pre à constater la violence. Et qu'elle n'aille pas audelà ; « qu'on ouvre des pourparlers pour la reddition aussitôt que « la brèche sera faite. Dans ce moment où l'Europe entière « déplore que de nombreuses victimes soient tombées dans une « guerre entre deux grandes nations, qu'il ne soit pas dit, que « le vicaire de Jésus-Christ, injustement attaqué, ait consenti à « une grande effusion de sang. Notre cause est celle de Dieu, « et nous remettons en ses mains toute notre défense. »

Rome était rendue ; le clairon sonnait *cessez le feu !* et quelques minutes après, un officier d'Etat major piémontais se présenta pour demander de la part du général Angioletti, quelle raison on avait de faire cesser le feu. M. de Charette, après l'avoir informé qu'on était à traiter de la reddition de la place ajouta avec humeur ; « Dites à votre général que si ses troupes font un pas en avant, nous faisons feu dessus. » Personne ne bougea.

Deux heures après, dit le Sergent-Major G. D., dans une lettre publiée dans « Nos Croisés, » deux heures après nous disions adieu à nos chères murailles, et à la Basilique St. Jean que nous laissons criblée de boulets sans avoir pu la venger. Et nous prenions tristement le chemin de la place St. Pierre.

Inutile de raconter ici ce que les Zouaves Pontificaux eurent à souffrir en se rendant à la Place St. Pierre ; on les accabla d'injures grossières tout le long du chemin.

Le lendemain, à dix heures de l'avant-midi, on annonça que nous allions quitter Rome. Nous empruntions à « Nos Croisés, » ouvrage paru quelques mois après notre arrivée, le récit de de notre départ de la Ville Eternelle :

« Les premiers corps s'étaient déjà ébranlés ; les carabiniers étrangers, la légion romaine, laissaient la place pour se rendre à la porte Angelica qu'ils devaient franchir pour la dernière fois. C'était le tour des Zouaves de prendre place dans le lugubre défilé. Vont-ils partir sans revoir au moins un instant Celui qu'ils sont venus servir de tous les points de l'univers ? Les médecins du St. Père, connaissant son amour de prédilection pour cette expression vivante de la foi de tous les peuples et craignant pour Lui les suites d'une trop violente émotion, stationnaient dans son antichambre pour empêcher les bruits du dehors de parvenir jusqu'à lui ; mais un cri du cœur se fait entendre et se répète dans tous les rangs : « Nous voulons voir Pie IX ! » Le général Kanzler pénètre chez le St. Père et l'instruit de ce qui se passe. Aussitôt, le doux Pontife se lève et ouvrant sa fenêtre, il tend les bras vers le ciel en prononçant les paroles de la grande bénédiction ; « *Benedictio Dei Omnipotentis, etc.* » Au même instant, le Colonel Allet tire son épée. « Mes enfants, » s'écrie-t-il, et un sanglot lui coupant la voix, il ne peut qu'ajouter « Vive Pie IX ! » Cette suprême protestation de fidélité, ce brûlant élan d'amour trouva son écho dans les cœurs de tous ces ardents jeunes chrétiens ; l'enthousiasme des jours meilleurs se réveilla encore au nom, à la vue